

# LE COURRIER MUSICAL

## SOMMAIRE

Portraits : **M. ROUSSELIÈRE**  
**MM. Louis DIÉMER et Jules BOUCHERIT,**  
*par Georges Villa.*

<i>Articles de Paris</i> .....	JEAN POUËIGH.
<i>Les Premières :</i>	
Julien à l'Opéra-Comique .....	VICTOR DEBAY.
Les Ballets russes au Théâtre des Champs-Élysées .....	VICTOR DEBAY.
Le Courrier Lyrique .....	THÉOPHILE PUGET.
<i>La Quinzaine musicale :</i>	
Schola Cantorum .....	EDOUARD SCHNEIDER.
Société Musicale Indépendante .....	MARCEL ORBAN.
Salle Pleyel .....	M. ORBAN, R. G.
Salle Gaveau .....	G. J.
Salles diverses .....	J. Helft, M. O., R. S., S. R., G. J.
Le Mouvement musical en Province et à l'Étranger :	
Lettre de Londres.	
Correspondances de : CAEN, DIJON, LE HAVRE, NANCY, NANTES.	
Concerts annoncés.	
Echos et Nouvelles diverses.	
Publications musicales.	
La Mode à travers les Arts .....	LÉO DE PRÉMONT.

*Le Directeur et le Secrétaire de rédaction du Courrier Musical reçoivent les  
Lundi, Mercredi et Vendredi, de trois heures à quatre heures.*

## Articles de Paris



A forêt de juin nous accueille, la forêt symphonique de l'enchantement et du rêve. Ployant vers nous l'arc odorant de ses rameaux feuillus, nous provoquant par tout le charme épars de son ombre claire et de sa lumière tamisée, la voici qui s'offre et se dévoile.

J'ai parcouru tour à tour les sous-bois herbus où pleurent les sources, les tranquilles clairières qui abritent les ébats des faunes capricants et jusqu'à ses monotones combes, arides et pierreuses. Et à chaque carrefour où se croisent les routes, j'ai vainement espéré le cri d'alarme du guetteur. Tout en haut de la tour qui surmonte le roc, n'est-il plus à son poste de veille ? Ou bien les frondaisons touffues de la forêt l'empêchent-elles de voir les lointains horizons ? Quand sur le grand chemin passent marchands et cava-

liers barons le cor résonne en fanfare héroïque ou comme un pacifique appel de bienvenue. Mais que surgissent les redoutables hommes d'armes, et la corne guerrière retentit, rauque et farouche.

Or, la forêt du songe, la Musique, est en ce moment envahie de toutes parts et menacée par ceux-là mêmes qui font parade ou profession de l'aimer le plus.

Jamais on n'a produit ni fait autant de musique ; jamais on ne prétendit l'aimer davantage. Il fut une époque, pourtant, où le culte de la musique pure ramenait autour des violes et des clavecins, en des soirs de calme intimité, les fidèles recueillis et fervents. Par eux jalousement gardée, la Muse déroba sa beauté aux regards profanes. Les multiples rouages de l'orchestre moderne réclamant l'immensité des vastes salles, c'est aujourd'hui à la foule qu'Euterpe se donne en spectacle. Là, à côté de l'auditeur venu par amour, combien d'autres qu'amena l'indifférence, la curiosité ou le caprice de la mode. Inquiétante surtout est la menue fraction qui s'arroge le droit de découvrir les nouvelles idoles et de les imposer. Certes, il est juste, il est nécessaire que, pareils à ces conquistadors penchés à l'avant des blanches caravelles et scrutant les cieux nouveaux, des gens, les yeux au firmament musical, signalent l'astre qui se lève. Noble tâche s'il en était toujours ainsi. Trop souvent, le but inavoué est autre. Il s'agit plutôt de ne plus s'exalter en faveur de qui commence à déchaîner l'exaltation universelle et d'admirer quelque autre chose que n'admire pas encore le vulgaire. En un mot, il faut avoir l'air mieux renseigné et plus fin connaisseur que quiconque. Dès que la renommée a touché le musicien de son aile, il cesse d'être intéressant. Devenu quasi-officiel, il a perdu tout son prestige et les sympathies se détournent de lui pour se reporter ailleurs. Comme si d'un geste, d'un mot, l'on pouvait éteindre ou enrayer le rayonnement des intelligences et des belles œuvres.

En présence de faits aussi étranges, l'on pense malgré soi à ces barnums qui font à travers les continents la chasse aux phénomènes. C'est à qui découvrira le sien. Les provinces les plus reculées sont mises à sac ; les régions les plus lointaines, voire les plus barbares, n'échappent pas aux perspicaces investigations. Et je suis fort surpris que les explorateurs retour du Pôle ne nous aient point encore ramené de Kamtchatka, de la Laponie ou de la Terre de Feu, l'homuncule falot, mais génial, devant lequel se prosterneront, l'espace de quelques soirs, nos turbulents esthètes et nos délicieuses entravées.

Quand la tentative revêt un aspect humanitaire, l'enthousiasme n'a plus de limites. La grande presse quotidienne s'empare du malheureux artiste, l'exhibe, le lance à toute volée comme le fameux pantin de Goya. Il monte, retombe, rebondit et finit par se casser les reins lorsque, blasé, et attiré par quelque numéro plus sensationnel, le public s'en détache et le laisse choir. Rien de plus sinistre, de plus dégradant, que le piétinement de ce cadavre. Qui donc s'en occuperait plus longtemps ? Parlez-nous de cet amusant quadrupède, instigateur de molles déliquescentes. ConteZ-nous les hauts faits de ce musicien d'avant-garde qui, là-bas, dans la vieille capitale, possède le don de faire se mouvoir chaises et banquettes. Banquettes et chaises, il est vrai, que se renvoient à la tête auditeurs délirants et exaspérés. Plus étonnants encore sont, paraît-il, les élèves de ce « maître ». Les initiés qui ont lu de cette musique en ont été si complètement déroutés qu'ils n'en parlent qu'avec

des chuchotements mystérieux, des hochements de tête significatifs, et toute cette mimique par quoi se décèle la plus déférente admiration. L'incompréhensible étant, chacun le sait, le signe manifeste du génie.

Qu'important le laid, l'absurde, le monstrueux ! Sous prétexte d'audace, de raffinement, de modernisme, de tentative neuve, l'oreille accepte tout et réclame sans cesse de l'inattendu. Croyez-vous que pour obtenir un son de flûte il faille une flûte ? N'en croyez rien. Servez-vous plutôt du registre suraigu de la contrebasse. La véritable élégance consiste précisément à combiner les intervalles les plus discords, à faire marcher ensemble les tonalités ennemies, à n'utiliser les instruments que dans leurs tessitures les plus exceptionnelles.

Devant cet haïssable parti-pris de systèmes ou de procédés et l'admiration forcenée et exclusive qu'il provoque chez certains, les placides spectateurs s'émeuvent, croient que l'on se gausse d'eux et crient à la chienlit. Si les uns pèchent par excès de snobisme, ceux-ci sont vraiment trop irrespectueux de l'œuvre d'art et de l'effort, parfois sincère, qu'elle nécessita. A quoi bon, du reste, s'indigner ? Le temps se charge de mettre au point toutes choses et le soleil toujours est vainqueur des nuées. Cependant que, rentrée chez elle — si j'en crois mon vieil ami Cadet-Garguille — la jolie petite madame Snobinette, qui vient d'absorber avec des mines extatiques les mixtures les plus étrangement compliquées, n'hésite pas, les laquais renvoyés et toutes portes closes, à se gargariser de mélodies et de valse sirupeuses et fades.

Cette singulière maladie contamine les plus grands. Parmi nos musiciens, les meilleurs et les mieux équilibrés se laissent gagner par l'ambiante folie giratoire. Renonçant délibérément à leur qualité de libre artiste créateur, ils consentent à n'être plus que des fournisseurs soumis aux caprices du public et aux lois de la mode. Que portera-t-on le printemps prochain ? Angoissante question. Les persaneries sont devenues article de bazar ; Venise ne tardera pas à s'enfoncer dans l'eau trouble de sa lagune ; et les hommes primitifs ont vraiment l'air bien gâteux et bien ataxiques. De la musique elle-même, nul ne se préoccupe. Il n'est pas nécessaire, pour être dansée, qu'elle ait été faite dans ce but ou qu'elle convienne particulièrement à la danse. Même, celle qui est détournée de son objet est plus que tout autre apte à une stylisation déconcertante et permet au chorégraphe de laisser éclater son génie, tout son génie — qui n'a point de génie à notre époque ?

Non contents d'instrumenter jusqu'à leurs plus négligeables feuillets d'album, nos contemporains se ruent sur le patrimoine des illustres devanciers. Toute œuvre célèbre est par eux mise à l'orchestre, alors que, le plus souvent, rien ne l'y destinait. Et ce sont partout d'inconvenants tripatouillages, d'autant plus froidement accomplis que la victime n'est plus là pour crier grâce. Vivante, se défendrait-elle ? Il est permis d'en douter si l'on considère que les maîtres les plus réputés de l'école actuelle donnent licence à la ballerine ou au danseur de rythmer la cadence de leurs pas et de leurs attitudes sur leurs plus remarquables pages symphoniques.

« Tout est pourriture dans votre Paris musical ! » s'écriait dernièrement le directeur d'une grande scène étrangère. Dure parole, qui contient cependant, sous son exagération, une forte part de vérité.

Et je suis retourné dans la forêt amie, dans la véritable forêt. Couché sous la fraîche voûte des verdure, baigné dans la senteur amère et douce

des sèves, bercé par la voix du vent qui fait chanter les pins comme de grandes orgues et par la palpitation de toute cette nature autour de moi bruissante, j'ai évoqué les grandes ombres du passé. Et chacune d'elles, torturée ou sereine, disait la vanité des satisfactions immédiates et des réalités brèves ; exhortait à la dignité de soi-même et au respect de l'Art ; glorifiait la souveraine beauté de l'effort silencieux et patient qui surélève l'artiste vers son idéal et lui permet parfois de l'atteindre, favorisant ainsi l'éclosion d'un nouveau chef-d'œuvre : sommet qui succède à un autre sommet, de même qu'à la cime s'enchaîne la cime.

Jean POUËIGH.

---

## A L'OPÉRA-COMIQUE

# Julien

## Ou la Vie du Poète

Poème lyrique en un prologue, quatre actes et huit tableaux  
par M. Gustave Charpentier



UN déconcertant spectacle nous a présenté le *Julien* tant attendu et si bruyamment annoncé du grand musicien qu'est M. Gustave Charpentier ! Plus loin nous nous occuperons de la partition. Tout d'abord, nous allons parler du poème qu'elle chante. La prétention à la philosophie et au symbole qu'il affiche mérite qu'on cherche à en approfondir la signification morale. Le héros est Julien, ce jeune poète qui, dans *Louise*, détournant la jeune fille de ce que, avant l'évangile des libres unions, on appelait bourgeoisement le chemin du devoir, la fit abandonner ses parents, délaisser le travail, pour ne lui offrir, avec l'attrait du seul plaisir, qu'une royauté de carnaval que, sur la butte montmartroise, proclamait une assemblée joyeuse de rapins en « vadrouille ». Au lendemain de la première représentation de *Louise*, analysant les caractères des principaux personnages de ce roman musical, nous écrivions : « Seul, Julien est « mal établi et nous semble inconsistant. Du reste, son caractère ne se pré- « cisera guère pendant le cours du roman. Le manque de renseignements, « dans lequel on nous laisse à son sujet, donne entière raison aux appréhen- « sions des parents de Louise. Il parle plus souvent de plaisir que de travail. « Il n'a point l'air de connaître les misères et les luttes de l'artiste, que « M. Charpentier aurait pu, mieux qu'un autre, nous décrire. Ses amis ne « nous inspirent guère de confiance, et, auprès de ce paisible et sympathique « ménage d'ouvriers que guette le malheur, elle a piteuse figure, cette jeu- « nesse du Montmartre que M. Charpentier prend pour Paris. La butte « domine bien la capitale, mais seulement au point de vue topographique. « L'œuvre de M. Charpentier détruira bientôt la légende de sa supériorité, « si elle existe encore en certains esprits. »

Ces lignes, publiées en 1900, me semblent s'appliquer aujourd'hui encore au poète dont M. Gustave Charpentier s'est complu à nous étaler la lamentable